

Chateaubriand et la Vie de Rancé ¹

I. COUP D'ŒIL SUR LA VIE DE RANCÉ.

Au lecteur qui, pour la première fois, parcourra la *Vie de Rancé*, le livre apparaîtra complexe, étrange, chaotique. Que de passages mystérieux ou ambigus, d'allusions obscures, de raccourcis inquiétants dans cet ouvrage tout gonflé d'événements et de personnages, et qui nous mène, tambour battant, de Rancé à Voltaire, du Cardinal de Retz au comte de Chambord, de la Fronde à l'Émigration, de l'Hôtel de Rambouillet à la Trappe ou chez Ninon, de Port-Royal aux alcôves des Guises et des Valois, et enfin, toujours, de Chateaubriand à Chateaubriand !

Le lecteur non prévenu n'est pas loin de souscrire au jugement anonyme que Sainte-Beuve faisait paraître dans une chronique de la *Revue suisse*, quelques semaines après la publication du *Rancé* :

Ce livre que l'on concevait si simple et si austère est devenu, par manque de sérieux et par négligence, un véritable *bric à brac* ; l'auteur jette tout, brouille tout, vide toutes ses armoires ²....

Mais, avec une œuvre de René, ne serait-il pas imprudent — et impudent — de s'arrêter sur une simple impression, de se rallier d'abord à une opinion défavorable, même si l'on a pour soi l'auteur des *Lundis* ? Chateaubriand nous invite à réfléchir et, toujours lucide, peut-il ne pas songer à lui-même, à son livre, quand il écrit du *Déluge*, la dernière toile du Poussin :

Ce tableau rappelle quelque chose de l'âge délaissé et de la main du vieillard : admirable tremblement du temps ! Souvent les hommes de génie ont annoncé leur fin par des chefs-d'œuvre : c'est leur âme qui s'envole.

1. Cette étude servira de préface à l'édition critique du *Rancé* que j'ai préparée; les difficultés que rencontre actuellement la librairie dans le domaine de l'érudition en retardent seules la publication. On remarquera tout ce que ces pages doivent aux ouvrages écrits jusqu'à ce jour sur Chateaubriand. Il faut réserver une mention spéciale au grand livre de M^{me} Marie-Jeanne DURRY. *La vieillesse de Chateaubriand* (Paris, le Divan, 1933, 2 vol. in-8), point de départ de mon travail et sa source essentielle. Ce m'est un agréable devoir de remercier ici très sincèrement M^{me} DURRY qui, par son enseignement et ses conseils, fut mon initiatrice aux méthodes de l'histoire littéraire.

2. *Revue Suisse* du 4 Juin 1844, cf. SAINTE-BEUVE, *Chroniques Parisiennes*, p. 221-222 (Paris, Calmann Lévy, 1876, in-12).

Et si l'ouvrage, dans sa densité, dans son désordre, semble mystérieux, n'est-il pas tout simplement un de ces « recueils des derniers mots prononcés par les personnes célèbres » — recueils obituaire de « paroles fatidiques » dont René vieillit déplore l'absence ? Car, ainsi qu'il le note en une phrase magnifique, de tels écrits

... feraient le vocabulaire de ces régions énigmatiques des Sphinx par qui, en Égypte, l'on communique du monde au désert.

Si la *Vie de Rancé* est bien l'un de ces livres, conçus à l'heure divinatrice de la mort, si l'on y voit s'envoler l'âme du poète en l'instant privilégié où l'homme peut évoquer le Passé et pressentir l'Au-delà, l'œuvre revêt soudain un caractère sacré, et l'on craint de la profaner en dévoilant les secrets qu'elle renferme. Et pourtant, il faut se résoudre à la sertir d'un commentaire, si l'on veut en goûter tout le prix et pénétrer dans l'inviolable intimité de son mystère...

II. ORIGINE, COMPOSITION ET PUBLICATION DE LA *VIE DE RANCÉ.*

Lorsque, vers 1820, Chateaubriand allait, rue du Petit-Bourbon, rendre visite aux cousines de sa femme, les quatre demoiselles d'Acosta, il rencontrait chez elles un vieux prêtre de Saint-Sulpice, qui devint son ami. Né à Carpentras, en 1748, l'Abbé Jean-Marie Seguin ³ plaisait à l'écrivain, parce qu'il était pauvre et charitable, comme le veut l'Évangile, et aussi parce qu'il avait beaucoup souffert lors de la Révolution : un de ses frères avait péri dans les massacres de Septembre et lui-même, insermenté, avait dû, pour échapper à la tourmente, s'engager dans la Garde Nationale. Le prêtre-soldat s'était alors donné mission de sauver des têtes, en un temps où l'habitude était de les faire tomber... Beaucoup plus tard, l'abbé Seguin était devenu le confesseur de Chateaubriand.

C'est pour obéir aux ordres du directeur de ma vie, nous confie l'écrivain dans l'*Avertissement* de son dernier livre, que j'ai écrit l'histoire de l'Abbé de Rancé. L'Abbé Seguin me parlait souvent de ce travail et j'y avais une répugnance naturelle ⁴.

3. Sur l'Abbé Seguin, voir, outre l'*Avertissement* du *Rancé*, Biré, *Les dernières années de Chateaubriand* (Paris, Garnier 1902, in-8°) p. 312-313 et le *Catalogue* publié par la Bibliothèque Nationale pour l'Exposition du Centenaire (1948), n° 556 et 561. Séguin avait pu voir, dans sa jeunesse, au musée de sa ville natale, le portrait de Rancé peint par Rigaud et puiser dans ce lointain souvenir l'idée de l'ouvrage qu'il imposa à son pénitent.

4. *Vie de Rancé*, *Avertissement* de la 1^{re} édition.

L'on saisit aisément pour quelles raisons le P. Séguin insistait auprès de son pénitent. Sans doute voulait-il donner à Rancé un historien digne de lui et de son œuvre ; pouvait-il choisir, au restaurateur de la vie monastique, meilleur biographe que celui qui, vers 1800, avait en France, si fortement contribué à restaurer la vraie religion ? Mais surtout, un travail de ce genre serait salutaire à l'âme de celui qu'il dirigeait : Rancé avait fini de façon exemplaire une vie commencée par des orages. A méditer cette conversion, le vieux poète pourrait faire son profit, avant de comparaître au tribunal de Dieu. Enfin, mieux que quiconque, l'Abbé Séguin connaissait Chateaubriand, incapable d'atteindre la paix intérieure qu'il souhaitait, s'il s'abandonnait stérilement aux chimères d'une pensée toujours en proie à l'inquiétude et aux folles imaginations.

Selon Maurice Barrès, Renan était aussi un grand « passionné » ; mais il triompha du feu intérieur qui le « consumait », « en le nourrissant régulièrement ».

Pour moi, disait-il à des intimes, j'ai donné chaque matin à ma passion un dictionnaire ou un lexique à dévorer ⁵.

Le mot n'est peut-être que piquant à la bouche de l'historien de Jésus ; mais, en soi, la remarque est profonde. Le travail érudit, avec ses détails matériels, ses ennuis, sa poussière, préoccupe suffisamment l'esprit pour qu'il ne s'abandonne point au « vague » de la rêverie, « au mal du siècle ». Dans le cours de son existence agitée et tendue, Chateaubriand avait pu réaliser un certain équilibre, en dosant harmonieusement vie « nietzchéenne » et travail de bénédictin.

Or, en 1841, les *Mémoires* une fois achevés, cet équilibre se trouva rompu. Qu'allait devenir l'écrivain, s'il était condamné aux loisirs forcés ? Malade, sevré de tout, n'ayant renoncé à rien, il courait à la pire des tortures, — celle de l'âme, — entre la vie qui s'en va et la mort qui vient. — Mais son confesseur veillait, qui crut trouver remède à la chose en disant : « Religion et Travail ».

Et voilà pourquoi l'Abbé Séguin, avec tant d'insistance, conseillait à Chateaubriand d'écrire la *Vie de Rancé*.

La « répugnance naturelle » que l'écrivain ressentait pour un tel ouvrage explique son retard à l'entreprendre. C'est seulement quelques mois avant la mort du P. Séguin que Chateaubriand reprit sa plume, et le confesseur ne vit point l'œuvre qu'il avait inspirée et qu'une dédicace consacre à sa mémoire.

On ignore même la date exacte où le travail fut commencé.

5. M. BARRÈS, *Huit jours chez M. Renan* (3^e éd., Paris, Plon, Nourrit, 1904), p. 5-7.

Chateaubriand connaissait depuis fort longtemps l'Abbé de Rancé et son œuvre (il en traite déjà dans un chapitre du *Génie*) ⁶ ; l'Abbé Séguin lui avait certainement fait lire, ou relire, des livres sur le sujet. M^{me} de Chateaubriand note ⁷ en Décembre 1840, que son mari songeait à passer quelques jours à la Trappe. Mais ce fut dans doute à la fin de l'année 1842, au plus tôt, qu'il se mit sérieusement à la tâche. C'est ce que laisse supposer une lettre écrite en Février 1843 par Ballanche à M^{me} d'Hautefeuille. ⁸ Vers la même époque, Sainte-Beuve décrivait non sans humeur à son ami Collombet l'activité littéraire du moment :

Ici, rien de bien. Les astres poétiques continuent leurs ellipses ou paraboles. Lamartine s'en donne. Hugo prépare un drame. De Vigny tire par les cheveux des poèmes dits philosophiques. Nous en sommes tous à la troisième décoction du café. Chateaubriand, qui écrit une vie de l'Abbé de Rancé, est encore le premier et le dernier (4 février 1843) ⁹.

Du reste, au cours de cette année 1843, le travail doit être souvent repris, souvent interrompu. Plus que jamais, le « vieux tigre », comme l'appelle sa femme, est assailli de maladies : accablé par là toux, torturé de rhumatismes, il voit ses jambes se nouer, et aussi ses mains. S'il va se soigner en Juillet à Bourbonne-les-Bains, il laisse en sommeil son *Rancé*. Au retour de ce voyage thérapeutique qui, avec les beaux jours, améliore son état, René profite de ses jambes retrouvées pour courir à nouveau les chemins : le 7 août, il est à la Trappe, sur les lieux où Rancé vécut sa terrible pénitence ¹⁰. En Septembre, il visite Chambord et consignera son émerveillement dans l'une des pages les plus poétiques de son livre. Fin Octobre, il passe à Lestang (Nièvre) chez son ami Hyde de Neuville. Enfin, fidèle à la Légimité malheureuse, il se rend à Londres en Novembre, auprès de « son Roi ». Revenu à Paris, il reprend son manuscrit, y ajoute le fragment sur l'Angleterre, et s'efforce d'achever rapidement son travail. Peut-être est-ce vers cette époque qu'il fit, à l'Abbaye aux Bois, la lecture à laquelle un billet de J. J. Ampère convie Louis de Loménie :

Vous êtes invité par M^{me} Récamier à faire partie du très petit auditoire devant lequel M. de Chateaubriand lira demain

6. Quatrième partie, livre III, chap. VI.

7. A la date du 18 déc. 1840, dans *Mémoires et lettres*, éd. par J. LE GRAS (Paris, Jonquières, 1929), in-8°, p. 277.

8. *Lettre du 15 février*, citée dans DURRY, *op. cit.*, I, 169 et 579 : « La vraie vieillesse est survenue. Il y a si peu de temps encore qu'il avait toute la verdeur de la jeunesse pour écrire la vie de M. de Rancé : »

9. *Correspondance*, Ed. BONNEROT, V, 50.

10. Sur ce déplacement, cf. F. LETESSIER, Chateaubriand et la Trappe, *Revue d'histoire littéraire de la France*, 1938, p. 64-68.

dimanche, à deux heures, une partie de sa *Vie de Rancé*. Le secret le plus absolu vous est demandé sur cette lecture toute confidentielle ¹¹.

Nous sommes un peu moins ignorants des circonstances qui entourèrent la rédaction même du livre ¹². Chateaubriand l'écrivit au 112 de la rue du Bac, dans sa chambre à coucher, qui lui servait de cabinet de travail. Des contemporains, en particulier ses secrétaires Daniélo et Vial de Lussan, nous ont fait la description de ce cadre presque ascétique et tout encombré de souvenirs. Au mur, parmi d'autres images, profanes ou pieuses, est accroché un dessin « d'actualité », *Le tombeau de l'Abbé de Rancé*, avec cette inscription touchante, au-dessus de la porte de la sépulture :

Rancé fit reflourir la religion en ces lieux ;
Ses cendres sont ici, son âme est dans les cieux.

Dans un angle, le manuscrit des *Mémoires* est rangé, au fond d'une caisse en bois blanc dont la serrure ne fonctionne plus. Le 17 décembre 1843, quand Vial de Lussan vient pour la première fois chez l'écrivain, il aperçoit, épars sur les meubles, nombre de volumes qui laisseront leur trace dans la *Vie de Rancé* : plusieurs biographies du Réformateur et quelques-unes de ses œuvres, Tallement des Réaux et Saint-Simon, M^{me} de Sévigné, Bossuet naturellement, Boileau, une *vie de St-François*, *Une Voix de prison* par Lamennais, d'autres encore.

Cette chambre un peu triste n'a pourtant rien d'une cellule monacale. On y reçoit les intimes, le Maître dicte ses phrases au rythme souverain ou bien un secrétaire fait la lecture à voix haute. Parfois, furtive, M^{me} de Chateaubriand vient s'étendre sur une bergère, bavardant, riant, raillant. Entre autres familiers admis dans le sanctuaire où s'élaborent les chefs d'œuvre, on doit une mention spéciale aux animaux de la maison : Minette, la grosse chatte noire et jaune, endormie sur un in-folio, Jako le perroquet jovial, et Cathau la perruche floridienne, favorite babillarde, que son maître menace en vain de sa calotte, lorsqu'elle se montre par trop insupportable. — Tels sont les petits côtés du génie. Mais ne nous intéresse-t-elle pas directement, cette phrase piquante de Lussan :

Ce fut entre le sommeil de la chatte et les criailleries de la perruche que Chateaubriand acheva la *Vie de Rancé*.

11. Billet sans date, dans DURRY, *op. cit.* II, 271.

12. Sur tout ce qui suit, voir le livre de M^{me} DURRY, en particulier sa Troisième partie, intitulée *La vie privée*. — Cf. aussi VIAL DE LUSSAN, *La chambre de Chateaubriand*, *Courrier des États-Unis*, New-York, mardi 5 sept. 1848.

L'œuvre en effet s'achevait, impatiemment attendue de tous, adversaires ou amis. Au moment où, avec Montalembert et Lacordaire, le renouveau catholique se dessinait vigoureusement, quel parti prendrait celui qu'on appelait parfois le « génie du Christianisme » ? L'anticléricol Edgar Quinet enrageait et, dans une lettre à sa mère, il déplore de voir Chateaubriand, « de plus en plus drapé », désireux de « se mettre au ton de la réaction catholique » et de « s'encapuchonner en finissant »¹³. C'est le ton du déplaisir et de la crainte : quel appui en effet pour les néo-chrétiens si, dans son prochain livre, Chateaubriand se rangeait à leurs côtés !

Sainte-Beuve était plus favorable, lorsqu'il mandait à la *Revue Suisse*, le 1^{er} Février 1844 :

L'histoire de l'Abbé de Rancé par Chateaubriand est décidément sous presse et on l'aura cet hiver. Il est beau que le même homme qui ouvrit le siècle en 1801 par le *Génie du Christianisme* soit celui qui, après quarante-trois ans, fournisse encore la nouveauté à la saison de 1844¹⁴.

Enfin, plus tard que ne l'escomptait Sainte-Beuve, dans les derniers jours d'avril ou les premiers de mai¹⁵, Delloye, l'éditeur-libraire devenu en 1836 co-propriétaire des *Mémoires d'Outre-Tombe*, mettait en vente un modeste in 8^o broché sous couverture de papier crème. Avec son associé Adolphe Sala, il en avait acheté le manuscrit 8.000 francs et s'engageait à donner à l'auteur, un franc par exemplaire vendu : *La vie de Rancé* était publiée¹⁶. Une seconde édition « revue et augmentée », parut en juillet¹⁷ et, de son vivant, ce fut la dernière publication de l'Enchanteur.

L'insuccès fut d'ailleurs immédiat. Sans doute le livre eut-il de nombreux lecteurs, étant donné la personnalité de l'écrivain ; mais il les déçut presque tous. Si Lamennais¹⁸ et Augustin Thierry¹⁹ ne dispensent que des éloges dans les lettres privées qu'ils adressent à leur illustre confrère, ils sont seuls à en user ainsi. Car Sainte-Beuve, a-t-on dit, « pratiquant la critique et puis l'hypocritique²⁰ » désavoue en Suisse

13. Dans DURRY, *op. cit.* I, 448 (QUINET, *Lettres à sa mère*, II, 385).

14. *Correspondance*, éd. BONNEROT, V, 435 (Lettre à Juste et Caroline Olivier).

15. La *Bibliographie de la France* signale le *Rancé* le 18 mai (n^o 2455).

16. DURRY, *op. cit.*, I, 373 ; II, 239.

17. Cf. *Catalogue de l'Exposition du centenaire*, n^o 560. Cette seconde édition rapporta 5.000 francs à l'écrivain, en vertu d'un acte passé entre lui et A. Sala, le 15 juillet.

18. Cf. Victor GIRAUD, *Chateaubriand, Etudes Littéraires*, p. 12-13

19. *Lettres Inédites de Chateaubriand et d'Augustin Thierry*, publiées par A. AUGUSTIN-THIERRY (*Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} novembre 1916, p. 73). La lettre de l'historien est datée du 19 mai 1844.

20. Expression de M. Julien BENDA (*Introduction à l'édition de la Vie de Rancé*, Paris, Bossard, 1921).

l'article louangeur qu'il a fait paraître à la *Revue des deux Mondes* ²¹. Et d'une voix unanime, les aristarques constatent la médiocrité de l'œuvre et l'affaiblissement de son auteur ; avec ensemble, on doute du « sérieux » qu'il a mis à composer sa *Vie de Rancé*. Quant aux catholiques, ils trouvent que ce livre mauvais est aussi un mauvais livre... Et ces jugements seront ceux du dix-neuvième siècle, quand, du moins, il daigne s'occuper de notre ouvrage.

C'est seulement à l'aube du vingtième qu'une réaction favorable commence à s'esquisser. Si Jules Lemaître prend à son compte les critiques de Sainte-Beuve, il ne paraît plus tout à fait insensible au charme subtil de cette œuvre « décadente » ²². Dès lors, on songe à rapprocher le *Rancé* des *Mémoires d'Outre-Tombe* et l'admiration va grandissant. Même, dans le livre de Chateaubriand presque octogénaire, M. Émile Henriot est « tenté de voir le chef d'œuvre du grand écrivain » ²³ et ces mots, écrits en 1927, exagèrent à peine l'opinion commune à notre temps.

Faut-il croire à un engouement passager, ou les lecteurs de 1844 furent-ils à ce point béotiens ? Un tel revirement de la critique, nous le verrons, s'explique par une évolution du goût : Chateaubriand, une fois de plus, devançait son siècle et fécondait l'avenir...

III. LES SOURCES LIVRESQUES DE LA *VIE DE RANCÉ*.

L'écrivain, en tout cas, ne cherche pas à circonvenir son lecteur par de fallacieuses promesses. Il nous a tout à l'heure avoué sa « répugnance » à prendre la plume. L'œuvre achevée, il la présente en ces termes :

21. Dès le 6 mai, CHATEAUBRIAND avait adressé à SAINTE-BEUVE « son chétif volume » : « Je n'ai pu ni vous l'envoyer plus tôt, ni vous l'envoyer en détail pour la *Revue des Deux-Mondes* ; car je l'ai composé de suite : je vous l'envoie comme je le reçois à l'instant du libraire. » L'article de SAINTE-BEUVE à la *Revue* est du 15 ; René remercia la critique le 16 : «... Nous sommes déjà de vieux amis et mon admiration pour vous est à jamais acquise. Ce n'est pas que, sur quelques faits mentionnés par vous, il ne me soit possible d'engager une controverse, mais je me soumetts à mon maître sans hésiter. Je vous renouvelle, Monsieur, les témoignages de mon admiration ; vous n'avez point fait un article, mais un véritable ouvrage et un ouvrage excellent. » Malgré toutes ces paroles flatteuses de son aîné, Sainte-Beuve adressait à Juste Olivier, le 4 juin suivant, une lettre qui, retournée par son destinataire, devint l'anonyme et perfide chronique de la *Revue suisse (Correspondance, Éd. BONNEROT, V, 578, 582, 587-589)*.

22. J. LEMAITRE, *Chateaubriand* (Paris, Calmann-Lévy, s. d. (1912), p. 334-338.

23. É. HENRIOT, *Chateaubriand et la Vie de Rancé* in *Romanesques et Roman-tiques* (Paris, Plon, s. d.), p. 50.

J'étudiai néanmoins, je lus et c'est le résultat de ces lectures qui compose aujourd'hui la *Vie de Rancé* ²⁴.

Est-ce là désinvolture, feinte modestie ou aveu sincère ? Efforçons-nous de l'établir, en refaisant après lui, pour notre instruction, les lectures qu'il faisait pour sa pénitence, et qui l'ennuyèrent. Lui-même sera notre meilleur guide au cours de cette enquête, car il n'a guère songé à taire les noms de ceux dont il est débiteur...

La matière certes ne manquait pas à Chateaubriand. — La conversion d'Armand-Jean le Bouthillier de Rancé (1626-1700), sa Réforme du monastère de la Trappe, sa vie austère de jeûne et de silence après une jeunesse dissipée avaient fortement impressionné le Grand Siècle : tous les *Mémoires* du temps en parlent et s'y étendent plus ou moins. Quand le Réformateur mourut (1700), les religieux de la Trappe voulurent perpétuer la mémoire de celui qu'ils appelaient leur Père, en consignant dans un livre l'histoire de sa vie. Ils s'adressèrent au grand ami de Rancé, qui était aussi le premier prélat de France : mais Bossuet, préoccupé d'administrer son diocèse et de lutter contre ceux qu'il croyait être des hérétiques, s'excusa de ne pouvoir travailler à la biographie de l'Abbé ²⁵. Peut-être se jugeait-il trop vieux pour mener à bien une œuvre de cette importance ?

Aussi, la première *Vie de Rancé* qui parut, en 1702, fut-elle l'ouvrage ²⁶ d'un obscur écrivain gascon, Pierre de Maupéou, docteur en théologie, minime sécularisé, devenu, après des aventures et avec la protection de l'Abbé de la Trappe, curé de Nonancourt, au diocèse d'Évreux. Un an plus tard, l'Abbé Jacques Marsollier (ou de Marsollier), chanoine de l'Église Cathédrale d'Uzès, mit au jour une autre *Vie* du réformateur ²⁷ composée à la demande des souverains Britanniques, amis de Rancé. Ces deux biographies ne satisfirent ni Bossuet, ni les RR. PP. Trappistes : ceux-ci allèrent jusqu'à en interdire la lecture dans leur monastère et Dom Pierre le Nain (1640-1713), frère de l'historien le Nain de Tillemont, sous-prieur de la

24. *Vie de Rancé*, Avertissement de la 1^{re} édition.

25. Sainte-Beuve (art. cit. de la *Revue des Deux-Mondes*) rapporte la lettre de Bossuet à M. de Saint-André (28 janvier 1701) : l'évêque de Meaux y expose les principes à suivre pour l'historien qui écrira « la vie du plus parfait directeur d'âmes dans la vie monastique que qu'on ait vu depuis saint Bernard » (*Correspondance de Bossuet*, Ed. URBAIN-LEVESQUE, XIII, 27-29).

26. MAUPEOU (PIERRE DE) *La vie du très R. P. Dom Armand Jean le Bouthillier de Rancé, abbé et réformateur du monastère de la Trappe ...* (Paris, Laurent d'Houry, 1702, 2 vol. in-12).

27. MARSOLLIER (Abbé DE) *La vie de Dom Armand Jean Le Bouthillier de Rancé, abbé régulier et réformateur du monastère de la Trappe*, Paris, Jean de Nully, 1703, 2 vol. in-12.

Trappe et écrivain fécond, fut chargé de raconter la vie de l'illustre Abbé à qui des liens d'amitié l'avaient uni pendant trente ans ²⁸. Mais Dom le Nain mourut avant d'avoir achevé son livre et c'est seulement en 1719 qu'en parut l'édition définitive ²⁹, celle qu'utilisa Chateaubriand.

Ces trois ouvrages se ressemblent par leurs traits essentiels. Ce qui n'est pas pour nous surprendre : ils ont été écrits par de témoins oculaires, qui puisaient aux mêmes sources d'information. En outre (et l'on verra que, plus tard, Chateaubriand procède souvent de semblable manière avec les auteurs qu'il consulte), Marsollier copie Maupéou et le Nain démarque ses prédécesseurs. Chacun d'eux apporte peu de détails nouveaux, mais, mettant à profit l'acquis des autres, il peut donner plus de soin à la mise en œuvre : tandis que Maupéou nous offre un livre compact, Marsollier et surtout le P. le Nain divisent leur ouvrage en parties et en chapitres, ce qui facilite la lecture et la rend plus attrayante.

Les trois auteurs, au demeurant, se proposent une fin identique : écrire une apologie de l'abbé de Rancé, justifier intégralement son œuvre contre ses détracteurs et, somme toute, réunir les documents indispensables à un éventuel procès de canonisation. Quant à leur but immédiat, c'est d'écrire un livre édifiant pour ceux qui le liront, « afin que les grands exemples qu'ils y voient les portent à devenir meilleurs » ³⁰. Autant de motifs qui poussent ces hagiographes à réunir, en des chapitres longs et ennuyeux, d'infinis détails sur les vertus du Réformateur, sur ses insignes mérites ou sur les miracles qui suivirent sa mort. Ces chapitres, Chateaubriand paraît les avoir lus très superficiellement, si l'on en juge par le petit nombre des emprunts qu'il leur fait.

Cet esprit de panégyriste, on s'en doute, n'est que médiocrement conciliable avec l'impartialité de l'historien. Il faut avant tout exalter les qualités de Rancé, en palliant ses fautes : ainsi, Maupéou, Marsollier, le Nain jettent le voile du silence sur ce que fut la jeunesse mondaine de l'abbé et se hâtent vers le temps de sa conversion, dont ils négligent toutefois d'exposer les motifs terrestres. Dans l'enthousiasme

28. *La Vie de Dom Armand Jean le Bouthillier de Rancé, abbé et réformateur... de la Trappe* par Dom le Nain ... contemporain et témoin Paris, Florentin Delaulne, 1719, 1 vol. en deux tomes, in-12.

29. Ces renseignements sur Maupéou, Marsollier et le Nain sont donnés par Dom Gervaise, dans l'*Avertissement* de son *Examen critique*, cité plus loin. — Détail anecdotique : Pierre le Nain, né le 26 Mars 1640, avait presque exactement le même âge que Racine, né le 21 décembre 1639, et fut à peu près sûrement son condisciple à Port-Royal (Cf. Jean ORCIBAL, *L'enfance de Racine*, *Revue d'his. Littéraire de la France*, Janv.-Mars 1951, p. 12, note 6).

30. MAUPEOU. I. *Introduction*, ad finem.

d'une admiration très sincère, ils se laissent aller à des naïvetés qui font sourire : que penser par exemple, de cette affirmation de le Nain, choisie entre mille :

Le corps de ce religieux resta *flexible* jusqu'au tombeau, pour faire voir que son cœur avait été fidèle aux *mouvements* du Saint-Esprit pendant sa vie ³¹.

A ce manque d'esprit critique, s'ajoute une grave insouciance de la chronologie : retours en arrière, perpétuelles digressions, mêmes faits rapportés à des dates différentes selon les auteurs... L'anecdote est le procédé constant de ces biographes, en cela comparables aux mémorialistes, leurs contemporains. On rapporte tout, vaille que vaille. Pas de vues d'ensemble, pas d'idées générales, si ce n'est préconçues : il s'agit de tout ramener à elles, fût-ce au prix d'entorses sérieuses faites à la vérité.

Le style de ces panégyristes se ressent de leur formation et de leur dessein. Quand ils ne se contentent pas de reproduire mot à mot les écrits dont ils s'inspirent, ces auteurs, nourris de latin et d'Écriture Sainte, ont une phrase longue, fleurie, redondante, obscure parfois, souvent majestueuse. La phrase oratoire de Bossuet, au génie près, hélas ! Citations et réminiscences des textes sacrés encombrant leur prose où l'emphase fait la loi ; les adjectifs s'y pressent, les métaphores veulent être grandioses ou terribles : ne faut-il pas à tout prix magnifier le Saint ? Aussi la Trappe n'est-elle pas seulement *un désert*, mais *un désert affreux, plein de cavernes et de masures* ; Bossuet devient *le boulevard de la Sainte Doctrine et le marteau des hérétiques*. Quant à Rancé, ses qualités sont *rare*, ses actions *prodigieuses* ; il n'est jamais appelé que *l'homme* ou *le serviteur de Dieu, l'Ange de paix* ; si on l'attaque, c'est dans *une des plus sanglantes satires que l'Enfer puisse inventer* ; il est *la gloire et l'ornement de son siècle, car Dieu a voulu qu'il fût une fidèle copie de Notre Seigneur Jésus-Christ, son Fils unique* ³². Qu'ajouter à cela ?

En 1742, parut l'*Examen Critique, mais équitable des Vies de feu M. l'Abbé de Rancé, par les sieurs Marsollier et Maupéou* ³³ ouvrage de l'Abbé François Armand Gervaise (1660-1751), second successeur de Rancé à la Trappe et dont Saint-Simon nous a conté les aventures. Ce livre n'est pas une nouvelle biographie de Rancé, mais bien, ainsi que son titre l'indique, un complément et une réfutation des écrits de Maupéou et

31. LE NAIN, p. 122.

32. MAUPEOU, *passim* et I, 136, II, 2^e partie, p. 255, 307 ; — LE NAIN, 182, 329, 506, etc....

33. Londres (Reims) 1742, 1 vol. in.-12.

de Marsollier : ils avaient malmené Dom Gervaise ; celui-ci, pour assouvir une rancune dont nous n'examinerons pas ici le bien-fondé, s'efforce de montrer qu'ils sont « de grands faiseurs de romans », et dresse, non sans haine, un long catalogue de leurs « bévues »³⁴.

A l'occasion de cette apologie personnelle et partielle, Gervaise donne sur l'Abbé de Rancé quantité de renseignements nouveaux, dément certains détails, rectifie des dates. L'œuvre, tout animée elle aussi d'une admiration sincère pour le Réformateur, paraît plus clairvoyante que celles des précédentes biographes : la chronologie est plus solidement établie, les documents sont souvent originaux et mieux compris. La jeunesse de Rancé est assez détaillée et Chateaubriand se réfère surtout à Gervaise quand il fait le récit de cette période.

Le ton de l'*Examen Critique* traduit parfaitement l'esprit qui anime le livre. Certes, la majesté oratoire n'y fait pas défaut. Mais Gervaise, âme un peu brouillonne et très attachée à sa vérité, sait que la meilleure façon de se défendre consiste dans l'attaque : de là, chez lui, beaucoup d'entrain, de vie. Polémiste habile, dialecticien serré, il a souvent l'allure plus moderne que le Nain ou Marsollier. Il sent déjà son dix-huitième siècle.

Tels sont les quatre ouvrages qui servirent de base à l'information de Chateaubriand. Mais l'historien de Rancé pouvait-il être complet, s'il ignorait les œuvres écrites par le Réformateur, s'il négligeait d'évoquer les milieux différents que son personnage avait traversés ?

Lorsque l'Abbé de Rancé se fut retiré du monde à la Trappe et résigné au « grand silence » des cloîtres, il se mit, par une contradiction piquante, à inonder le monde de ses écrits : des milliers de lettres, adressées aux correspondants les plus divers, rois, princesses du sang ou simples religieuses, et en trente ans, trente volumes, dont certains sont fort gros ! Ouvrages de théologie et surtout de morale, règlements, vies de trappistes, conférences, instructions, traductions : il expose infatigablement ses idées, les redit cent fois, pour les répéter encore...

Sa production fut plus intense que j'amaïs, lorsque Mabillon, le père de la diplomatique, attaqua son *Traité de la sainteté et des devoirs de la vie monastique*³⁵. — La « querelle des études » eut en France un grand retentissement. Chateaubriand a feuilleté la majorité des ouvrages publiés par les deux adver-

34. GERVAISE, p. 35 et 294.

35. Paris, F. Muguet, 1683, 2 vol. in-4°.

saires en cette occasion, et fait parvenir jusqu'à nous l'écho affaibli de leurs voix.

Il a également connu des libelles publiés contre l'Abbé de la Trappe, comme les *Entretiens de Timocrate et de Philandre* ³⁶ — ou l'amusante *Apologie* ³⁷ écrite en faveur de Rancé, par J. B. Thiers, curé de Champrond en Gâtines... Curieux d'inédit, il s'est efforcé de retrouver en Touraine des *Mémoires* concernant la vie de Rancé dans le siècle, il a fait venir d'Alençon un manuscrit de jeunesse du Réformateur ; à la Bibliothèque Royale, son secrétaire Daniélo a copié pour lui des extraits de la *Correspondance* que Rancé avait entretenue avec l'Abbé Nicaise, « un Bourguignon bon vivant, docte, futile et charmant » ³⁸. Il a eu dans les mains la très rare édition d'Anacréon, procurée par Armand le Bouthillier quand il n'avait que douze ans. Il a sollicité des amis, des confrères, comme Monmerqué ou Victor Cousin, qui lui ont ouvert leurs collections d'autographes ; dans la *Vie de Rancé*, il les remercie discrètement de leur « politesse ».

Chateaubriand n'a pas manqué d'évoquer le cadre, tour à tour brillant et austère, où son héros vécut. Les mémorialistes du xvii^e siècle, en foule, ont retenu sa curiosité : il les lisait en général dans la neuve et importante collection de Petitot et Monmerqué, qui bien souvent publiaient pour la première fois des textes intégraux et corrects ³⁹. On verra tout ce que la *Vie de Rancé* doit ainsi au Cardinal de Retz, qui fut l'ami du Réformateur, à Saint-Simon qui, tout enfant, accompagnait son père au monastère de la Trappe, aux grandes dames qui, après avoir été soldats pendant la Fronde, écrivirent le récit de leurs exploits et dont Rancé avait pu fréquenter les salons avant de se convertir. Les libertines *Historiettes* de Tallemant des Réaux elles-mêmes ont fourni quelques pierres à l'édifice dressé en l'honneur du vertueux Abbé. Il est vrai que le pénitent du P. Séguin relisait aussi Bossuet et se plaisait à remarquer tout le sérieux que M^{me} de Sévigné a mêlé, dans ses lettres, à sa gaieté naturelle....

Au reste, Chateaubriand ne se borne pas aux documents

36. *Les véritables motifs de la conversion de l'Abbé de la Trappe... ou les Entretiens de Timocrate et de Philandre*. Cologne. Pierre Marteau, 1685, in-16. — L'ouvrage, paru anonyme, est d'un obscur Daniel DE LAROCHE.

37. *Apologie de M. l'Abbé de la Trappe*, s. l. n. d. (Grenoble, 1694), in-12.

38. E. DU JEU, *M. de la Trappe, Essai sur la vie de l'Abbé de Rancé* (2^e éd. librairie Acad. Perrin, Paris 1931), p. 195. L'abbé Claude Nicaise (1623-1701), chanoine de la Sainte-Chapelle de Dijon, surnommé « le facteur du Parnasse », entretenait un commerce épistolaire avec la plupart des célébrités de son temps.

39. Dans un article d'octobre 1819, repris dans les *Mélanges littéraires* (*Œuvres complètes*, éd. Garnier, VI, 555-557), Chateaubriand s'exprime avec beaucoup de faveur sur cette collection et sur la compétence de son directeur, Petitot.

contemporains de Rancé : il sait tirer un parti considérable des travaux érudits publiés de son temps. S'il veut parler de l'amitié qui unit Rancé et l'aigle de Meaux, il se reporte à l'*Histoire* du Cardinal de Bausset, « dont l'autorité est reconnue et qui ne laisse presque plus rien à dire sur Bossuet et Fénelon ⁴⁰ ». Rencontre-t-il, chemin faisant, les Jansénistes ou la ruine de Port-Royal ? Aussitôt de consulter un opuscule de l'abbé Grégoire ⁴¹, d'emprunter quelques traits à « M. de Sainte Beuve », qui vient de faire paraître les deux premiers volumes du cours professé à Lausanne, quelques années plus tôt. Pour compléter Tallemant, chroniqueur de l'hôtel de Rambouillet, notre écrivain s'aide du *Mémoire pour servir l'histoire de la Société polie en France*, publié en 1835 par le Comte P. L. de Roederer. Sur le monastère de la Trappe au temps de Rancé ou encore pendant et après la Révolution, il lit plusieurs ouvrages, tout particulièrement l'*Histoire civile et religieuse* de Louis du Bois ⁴², à la fois élégante et précise.

Les dictionnaires enfin sont à Chateaubriand d'un très précieux secours : il cite le *Gallia Christiana*, le *Moréri*. Sans le dire, il met à contribution la *Biographie Universelle* de Michaud, dont les quatre-vingt-cinq volumes sont presque tous parus en 1844 ⁴³. Dans cette compilation consciencieuse, neuve, bourrée d'anecdotes et d'intérêt, l'écrivain découvre, sous la signature des meilleurs érudits, une infinité de détails piquants et précieux : il s'y reporte toutes les fois qu'il rencontre en ses lectures un nom ignoré ou peu connu de lui, ou encore pour compléter rapidement son information sur des personnages illustres, tels que Ninon de Lenclos ou le Cardinal de Retz ? Il trouve ainsi de quoi satisfaire son esprit curieux, en se dispensant de recherches que d'autres avaient faites avant lui.

IV. L'HISTOIRE DANS LA VIE DE RANCÉ.

Il serait facile d'allonger encore cette longue liste de sources : l'écrivain s'est richement endetté. Une fois de plus, ainsi qu'il le déclarait modestement au temps de l'*Itinéraire*,

... il a eu besoin de suppléer à ce qui lui manquait par toutes sortes de travaux ⁴⁴.

40. *Mém. O.-T.*, éd. BIRÉ, III, 26.

41. GRÉGOIRE (Abbé Henri), *Les ruines de Port-Royal des Champs en 1809, année séculaire de la destruction de ce monastère...* (Nouv. éd., Paris, Levacher, 1809, in-8°).

42. *Histoire civile, religieuse et littéraire de l'abbaye de la Trappe et des autres monastères de la même Observance... avant et depuis la Révolution de 1789...* par M. L. D. B., Paris, Raynal, 1824, in-8°.

43. Cf. F. LETESSIER. Chateaubriand et la Biographie Michaud, *Revue d'Histoire littéraire de la France*, oct.-déc. 1950, p. 418-419.

44. Cité par P. MOREAU, *Chateaubriand* (Paris, Garnier, 1927), Avant-propos, II.

Pourtant, ne lui a-t-on pas fait reproche d'être incomplet dans son information ? L'Abbé Dubois ⁴⁵, qui est assurément le biographe de Rancé le plus informé, sinon le plus clairvoyant, écrit par exemple :

M. de Chateaubriand dans son vol rapide, n'effleure que les sommités de son sujet ... (Il n'a pas) la patience du modeste quêteur qui s'en va de bibliothèque en bibliothèque, d'archives en archives... Pour faire un pareil métier, il ne faut qu'un talent vulgaire avec un peu de patience...

A dire vrai, la critique est justifiée. La bibliographie de Chateaubriand, serait-ce pour les seuls écrits de Rancé, est loin d'être exhaustive. Et notre auteur, non sans malicieuse habileté, désire parfois en faire accroire à son lecteur : il n'a pas lu tout ce qu'il laisse supposer et s'il invoque, par exemple, le témoignage du P. Bouhours et du chevalier Bertin ou les *Œuvres Posthumes* de Mabillon ⁴⁶, c'est seulement parce qu'il a trouvé ces autorités citées par Maupéou, Louis du Bois ou la *Biographie Michaud*.

Il ne faudrait toutefois pas accabler Chateaubriand : c'est assurément de très bonne foi qu'il a été incomplet. Pas plus que ne l'avait soupçonné le bon abbé Séguin, il n'a entrevu l'ampleur de l'enquête à mener. On l'a vu désireux d'enrichir au maximum sa documentation. Vainement parfois. Ainsi que le note encore l'Abbé Dubois, « l'illustre écrivain était pressé par l'âge et par les circonstances ». Aussi bien le voyons-nous se laisser aller à des abandons bien émouvants :

Peut-être qu'en cherchant bien, on pourrait retrouver quelques-unes des lettres que Rancé écrivait à M^{me} de Montbazon, mais je n'ai plus le temps de m'occuper de ces erreurs. Pour m'enquérir des printemps, il faudrait en avoir. Viendront les jeunes gens qui auront le loisir de chercher ce que j'indique. Le temps a pris ses mains dans les miennes ; il n'y a plus rien à cueillir dans des jours déflouris.

Un tel aveu doit désarmer l'acérbe critique : pitié pour la vieillesse et « l'âge délaissé » !

Quoi qu'il en soit, à l'aide des documents qu'il a recueillis en nombre déjà considérable, René a-t-il fait œuvre valable d'historien ? Ses amis eux-mêmes, tel Charles Lenormant, neveu de M^{me} Récamier, pensaient que, dans cet « ouvrage commencé beaucoup trop tard », « les matériaux amassés à la hâte n'ont pas subi l'épreuve de la critique » ⁴⁷.

45. Abbé DUBOIS, *Histoire de l'Abbé de Rancé et de sa Réforme...* (Paris, Ambroise Bray, 1866, 2 vol. in-8°), t. I, Introduction, p. xxx-xxxiv

46. *Vie de Rancé*, 1^{re} édit. p. 60, 65, 230.

47. Cf. DURRY, *op. cit.*, II, 412.

Là encore, le biographe de Rancé, quand il s'est trompé, l'a fait de bonne foi. En son temps, les le Nain, les Marsollier faisaient autorité. C'est seulement l'érudition récente qui a montré leur médiocre valeur et leur partialité. Certes on peut regretter que Chateaubriand n'ait pas toujours montré à l'égard de ces obscurs hagiographes la liberté de jugement dont il fait preuve envers Saint-Simon, Retz ou M^{me} de Sévigné...

Notamment, par une plus diligente collation de ses différentes sources, il aurait souvent pu serrer la vérité d'assez près. Il n'a pas toujours négligé de le faire, parce qu'il avait écrit les *Études historiques*. Mais, avant d'être historien, il était poète, et de deux versions, il préférait généralement la plus pittoresque ou la plus frappante, fût-elle inexacte ou fausse. Ainsi s'étend-il sur la mort de M^{me} de Montbazon, sur la tradition de la tête coupée et conservée à la Trappe par le Réformateur (il semble bien près d'y croire) ; ainsi rapporte-t-il la vision qu'eut Rancé « d'un lac de feu au milieu duquel s'élevait à demi-corps une femme dévorée par les flammes », bien que Gervaise démente formellement cette anecdote.

Une autre critique peut-être formulée contre la manière dont Chateaubriand met en œuvre ses matériaux : si le mot de « bric-à-brac », prononcé par J. Lemaître après Sainte-Beuve, se justifie en parlant du *Rancé*, c'est en particulier parce que cette œuvre manque d'une ferme chronologie, clef de voûte de tout l'édifice historique. Ce défaut, qui nuit à la clarté du récit, on le trouve chez les premiers historiens du Réformateur ; mais Chateaubriand n'a rien fait pour l'atténuer : l'arbitraire et l'imprécision semblent chez lui régner en souverains ; erreurs de dates, omissions, répétitions, digressions s'y multiplient. Le lecteur, bien souvent, évolue comme au sein de l'incohérence et du rêve ; les tableaux se succèdent à l'allure d'un film. On se fatigue ou l'on sourit quand, par exemple, on voit assister au trépas du poète Santeuil, en 1697, le savant Ménage, mort lui-même en 1692 !

Cependant, en dépit de sa première apparence, la *Vie de Rancé* n'est pas inorganique : à défaut du plan logique et lumineux, souhaitable dans un livre d'histoire (mais on verra que le *Rancé* n'en est pas un), on y retrouve aisément l'ordre voulu par l'auteur. Dans son édition définitive, l'œuvre se divise en quatre livres d'inégales longueurs, mais faciles à grouper deux à deux. Le début du troisième, qui matériellement coïncide avec la moitié de l'ouvrage, correspond aussi au milieu de la carrière de Rancé.

Ici, commence la nouvelle vie de Rancé ; nous entrons dans la région du profond silence...

L'abbé quitte le monde et se retire définitivement à la Trappe ; il a trente-sept ans et il en vivra soixante-quatorze.

Au sein de ces deux parties qui s'équilibrent, la matière s'organise sous quelques chefs principaux : l'enfance de Rancé, La Fronde, M^{me} de Montbazon, le voyage de Rome, le Cardinal de Retz, la réforme, les écrits de l'abbé, les visiteurs de la Trappe, la mort de Rancé... Ces divers développements comportent une unité et, par leurs dimensions, ils rappellent quelque peu les « chapitres » que devaient comporter les *Mémoires d'Outre-tombe*, s'ils n'avaient pas été « mutilés » en passant par l'« ignoble filière du feuilleton »⁴⁸.

Mais ces tableaux successifs, dont chacun peint un aspect de la vie du Réformateur, ou de son biographe, n'ont ensemble que des liens assez lâches. Il serait vain de reprocher à Chateaubriand d'avoir méconnu ici l'art tout artificiel des transitions harmonieuses ; seulement, il faut constater qu'entre deux morceaux plus amples, l'écrivain rassemble des renseignements disparates, tels qu'il les trouvait dans le reste de ses notes : il n'a pas su se résoudre à sacrifier ce que M. Bédier appelait, non sans irrévérence, « un résidu de fiches inemployées⁴⁹ ».

On conçoit aisément qu'insuffisance documentaire et incertitude chronologique, jointes à d'innombrables digressions empêchent la *Vie de Rancé* de faire connaître parfaitement le Réformateur des trappistes et son œuvre. Qui voudra se pénétrer de cet important sujet d'histoire ecclésiastique, lira (sans parler du *Port-Royal* de Sainte-Beuve) les deux compacts volumes de l'Abbé Dubois, pesant panégyrique à corriger par *l'Abbé Tempête*⁵⁰ d'Henri Brémond, spirituel et malveillant. Si l'on est pressé, le chapitre que, dans sa *Forêt Normande*⁵¹, Édouard Herriot consacre au père de la Trappe, contient un portrait de l'illustre moine, plus complet peut-être en sa concision que ne l'est le livre de Chateaubriand.

Mais les détracteurs de celui-ci, pour la plupart gens d'Église dont l'avis ne paraît pas négligeable en pareille matière, lui font un reproche plus grave que celui d'être incomplet. Ils l'accusent d'avoir méconnu, transformé et même complètement faussé le véritable caractère de son héros. Pour eux, il est

48. M. LEVAILLANT, *Chateaubriand, M^{me} Récamier et les Mémoires d'Outre-Tombe* (Paris, Delagrave, 1936) p. 361 sq.

49. J. BÉDIER, *Études critiques* (Paris, Colin, 1903) p. 248.

50. Paris, Hachette 1929 (Coll. « Figures du Passé »).

51. Paris, Hachette, s. d., p. 185-248. *Le tourment de M. de Rancé*. — Enfin, le *Rancé* d'Albert CHÉREL (Coll. « Les grands cœurs », Flammarion, 1930), préfacé par René BAZIN, mérite d'être cité pour sa ferveur et son élégance.

évident que Chateaubriand a fait de Rancé un romantique,

... un boudeur, un misanthrope, une sorte de René mystique, qui se sauve du monde où son ambition n'a pu trouver son compte et qui emporte dans le désert des secrets affreux et des passions mal éteintes, dont il a cruellement à souffrir.

Ainsi s'exprime l'Abbé Dubois, déjà nommé, qui tâche d'expliquer ce qui manque à Chateaubriand : il n'a pas saisi le vrai sens de la conversion de Rancé ; il la rattache trop à des motifs purement humains, et pas assez à l'action de la Grâce divine. Simplifiant à l'excès la psychologie de son personnage, il fait un ascète odieux, « un homme à chasser de l'espèce humaine », de celui qui fut en réalité toute mansuétude pour ses frères, toute charité pour le genre humain. En bref, il a tracé une « caricature » de Rancé parce qu'il n'a pas su, ni voulu traduire toute la complexité de cette âme d'élite.

Le reproche est grave, et généralement accrédité. Il est dommage, pour ceux qui le font leur, qu'il soit sans fondement assuré. — Il existe une figure traditionnelle de Rancé dont le modèle remonte au P. le Nain : l'abbé est un saint, inattaquable et intangible ; comme il vécut au temps de Louis XIV, siècle de mesure et de piété, il n'a commis aucun des excès qu'on lui impute et tout ce qu'on raconte là-dessus est le fruit d'odieuses calomnies... Chateaubriand, le premier, par une intuition divinatoire, a remplacé l'« image pieuse » par une autre, plus proche de la réalité : Rancé a bien été un excessif et un impérieux, longtemps aussi un inquiet, avant de trouver la voie de son salut. Tel apparaît-il dans notre *Vie de Rancé* en haut relief sur un fond mouvant, et assez semblable à cet « Abbé Tempête », dont, il y a quelque vingt ans, l'historien du sentiment religieux en France retraçait, avec trop d'esprit peut-être, la tourbillonnante existence.

Si l'on restitue à Chateaubriand le mérite de la vérité psychologique, il en est un autre qu'on ne saurait lui contester : c'est celui « des idées historiques, des vues générales qu'il sème à chaque pas de son vagabondage » et qui emportent le suffrage de M. Julien Benda⁵². Juge perspicace, en ses *Mémoires*, de Napoléon, de la politique anglaise, ou de l'avenir du monde, tout imbu d'une saine philosophie de l'histoire, Chateaubriand a ponctué tout ce qu'il écrit de remarques ingénieuses et pénétrantes, souvent très en avance sur les conceptions de son temps. Elles fourmillent dans le *Rancé*. Ainsi, cette phrase :

Quand Louis XIV descend le dernier au cercueil, on est atteint

52. Introduction à l'édition Bossard, citée plus haut.

d'un inconsolable regret. Parmi les débris du passé, se remuaient les premiers nés de l'avenir ; quelques renommées commençaient à poindre ; sous la protection d'un roi décrépité encore debout, Voltaire naissait...

Oui, et avant l'apparition de Voltaire, Fontenelle, Bayle et quelques autres avaient connu l'épanouissement.

Le maniement de ces idées générales ne va point sans danger, un danger auquel Chateaubriand n'échappe pas toujours. S'il remarque, dans la biographie de l'abbé de la Trappe : « Bonaparte a fait son siècle, Louis a été fait par le sien », il a déjà noté, dans ses *Mémoires*, d'une manière analogue, mais partiellement contradictoire : « Le siècle de Louis XIV a été fait par Louis le Grand, Bonaparte a fait son siècle »⁵³. Tel est le risque de formules un peu trop recherchées. Mais elles forcent le lecteur à méditer profondément sa lecture : leur multiplicité dans la *Vie de Rancé* confère au livre qui, par suite d'un certain laisser-aller de composition, ressemblerait à un roman historique, une haute tenue de pensée, digne en tous points des meilleurs œuvres de son auteur.

V. LA VIE DE RANCÉ, SUPPLÉMENT AUX MÉMOIRES D'OUTRE-TOMBE.

Quelle que soit la valeur historique du *Rancé*, ce n'est pas là qu'il faut chercher l'essentiel de sa signification. Ne nous étonnons pas si Chateaubriand n'a pas su s'astreindre à narrer fidèlement une vie autre que la sienne ; après avoir été le protagoniste de tous ses livres, tour à tour René, Eudore ou Aben-Amet, comment aurait-il pu renoncer, dans une œuvre ultime, à se dire une fois encore ?

Le 16 Novembre 1841, à six heures du matin, il traçait les derniers mots de ses *Mémoires* :

Il ne me reste qu'à m'asseoir au bord de ma fosse ; après quoi, je descendrai hardiment, le Crucifix à la main, dans l'Éternité⁵⁴.

Il lui restait pourtant sept années à vivre. Et quelle vie ! La maladie, sournoisement, noue ses jointures ; ses parents, ses anciens amis disparaissent ; d'autres écrivains remplacent l'Enchanteur au zénith de la gloire ; la pauvreté l'assaille. Et aussi, surtout, la vieillesse, mère de toutes les solitudes :

La nuit revient, s'écrie-t-il, je m'endors avec des rêves pesants, ou je veille avec d'importuns souvenirs, pour dire encore au jour renaissant : « Soleil, pourquoi te lèves-tu ? »⁵⁵.

53. *Mém. O.-T.*, IV, 80.

54. *Mém. O.-T.*, IV, 479-480

55. *Amour et vieillesse*, éd. V- GIRAUD (Paris, Champion, 1922), p. 5.

Au milieu de son désarroi, physique et moral, il n'a plus guère qu'une distraction : relire, corriger ses *Mémoires*, et à la première occasion, les continuer. La *Vie de Rancé* sera leur codicille.

A l'époque la plus infortunée de son existence, comme à toutes ses heures de peine, écrire demeure son unique consolation.

Je n'ai d'autre ressource pour me soulager dans ces crises, note-t-il quelque part, que de donner un libre cours à la fièvre de ma pensée, de même qu'on se fait percer les veines, quand le sang afflue au cœur ou monte à la tête ⁵⁶.

Une misère avouée n'est-elle pas en effet une misère à demi-soulagée déjà ? Une souffrance qui se pare de beauté perd un peu de son caractère pénible. Évasion vers un monde meilleur, le travail de l'artiste est un gain sur le néant.

Une phrase bien accordée, remarque Paul Valéry, exclut la renonciation totale. Une détresse qui écrit bien n'est pas si achevée qu'elle n'ait sauvé du naufrage quelque liberté de l'esprit ⁵⁷.

Ainsi, pour pénétrer le sens de la *Vie de Rancé*, faut-il la considérer à la fois comme une confession lyrique et comme une œuvre d'art.

On ne peut douter un seul instant que l'écrivain ait voulu mettre beaucoup de lui-même dans son livre, et comme Montaigne dans les *Essais*, en être « la matière ». De ceci, la preuve matérielle est facile à faire : parmi les sources livresques de l'ouvrage, il faut citer en bonne place... Chateaubriand lui-même ⁵⁸. A l'*Essai sur la littérature anglaise*, à la *Confession délirante*, qu'on appelle aussi *Amour et vieillesse*, au *Petit Cahier* publié naguère par une descendante pieusement fidèle à son illustre mémoire ⁵⁹, il emprunte, en les modifiant à peine, de longs passages ou, du moins, des phrases entières, qui souvent peuvent compter parmi ce qu'il a écrit de plus personnel, et de plus brûlant : ainsi le couplet sur les *sociétés depuis*

56. *Mém. O.-T.*, II, 485.

57. P. VALÉRY, *Variété*, N. R. F., p. 138.

58. Sur les emprunts faits par Chateaubriand à ses propres œuvres, cf. M. DUCHEMIN, *Chateaubriand* (Paris, Vrin, 1938) p. 67, note 1.

59. Comtesse DE DURFORT, Le petit Cahier, de Chateaubriand (*Revue des Deux-Mondes*, 1^{er} février 1933, p. 557-572.) Une édition critique de ce document contenant de nombreux rapprochements avec les œuvres de l'écrivain a été procurée par la même dans le *Bulletin Chateaubriand*. n° 4 (1934) : Notes et pensées de Chateaubriand (p. 34-63). Ce *Cahier* recueilli par le Comte Louis de CHATEAUBRIAND, veuve de René et grand-père de M^{me} de Durfort, est aujourd'hui conservé à Combourg. Il constituait une « réserve de matériaux » que le poète, confiait à la plume de son secrétaire Hyacinthe Pilorge pour les utiliser seulement plus tard (Cf. DURRY, *op. cit.*, I, 257-258 : II, 397-398).

longtemps évanouies et l'admirable complainte des *correspondances d'amour*, où Sainte-Beuve retrouvait « une touche immortelle »⁶⁰. A plusieurs reprises enfin, c'est le manuscrit encore inédit des *Mémoires d'outre-tombe* qui paraît avoir été mis à contribution. Il est, en effet, des rencontres d'idées, des identités d'expressions frappantes : ce ne sont sûrement pas d'involontaires réminiscences, mais bien la reprise consciente de détails ou de formules, qui avaient pour leur auteur une particulière puissance d'évocation.

A l'occasion de Rancé, d'ailleurs, Chateaubriand n'a pas grand peine à parler de lui-même, à « entrelacer » sa vie à celle du Réformateur. On l'a souvent noté, et l'Abbé Séguin s'en était sûrement aperçu : ces deux existences, remplies l'une et l'autre de combats et de luttes, offrent plus d'un trait commun : Rancé, à n'y pas regarder de trop près, n'apparaît-il pas comme un *René chrétien* ? Jeune, il est « libertin », comme l'était l'émigré de Londres ; il se convertit à la mort de M^{me} de Montbazou, comme Chateaubriand le fit à la mort de sa mère ; la réforme de la Trappe fut, si l'on veut, un *Génie du Christianisme monastique* : et l'excès de passion que le Réformateur mit à réaliser son œuvre, son amour de la solitude, sa « haine passionnée de la vie » avaient, avant la lettre, un caractère romantique... Le parallèle serait séduisant à poursuivre et Chateaubriand s'est complu à ces analogies qui lui permettaient de se peindre sous le masque de son personnage.

Il est notable que l'auteur développe surtout les épisodes de la vie de Rancé par lesquels celui-ci ressemble à son biographe. Nous suivons ainsi l'abbé de la Trappe pas à pas jusqu'à Rome, à travers cette Italie que Chateaubriand appelait « le rêve de ses jours »⁶¹. Tandis que Rancé monte au Vatican plaider la cause de sa réforme, l'ancien ambassadeur, une fois encore, erre parmi de chers souvenirs : du haut du Mont Marius il aperçoit la plage de Civita Vecchia et Ostie, « où le sable est facile à creuser » ; il visite « des oratoires dans des parcours abandonnés, semés de fleurs » ; sur le chemin des Apennins, que Rancé parcourut à deux reprises, il revoit Monte Lopo, « avec ses ermitages blancs, parmi des bois d'yeuses ».

Et celui qui dans le *Génie du Christianisme* jugeait Homère, Pascal et Bossuet, ici encore exerce sa verve de critique : il apprécie le style de Rancé, celui de Mabillon ; il caractérise d'un mot, ou d'une boutade, l'œuvre de Saint-Simon, celle de

60. *Revue des Deux-Mondes*, 15 mai 1844, art. cit.

61. *Mém. O.-T.*, IV., 371.

M^{me} de Sévigné ou de George Sand. Ou bien, il nous détaille avec complaisance les douleurs de Rancé, parce qu'elles étaient semblables à celles qui le faisaient souffrir. Il s'attarde à contempler la mort de l'abbé et celle de plusieurs religieux, pour apprendre lui-même comment on meurt de ceux qui savaient si bien mourir...

Souvent il se préoccupe fort peu de la pertinence des analogies qu'il développe : par la porte entr'ouverte d'un mot jailli sous sa plume, il glisse de Rancé à lui-même. Et toute sa carrière y passe. Armand le Bouthillier édite-t-il Anacréon ? René nous rappelle le temps où il expliquait Virgile ; il cite Horace, se souvient de Théocrite, de Plutarque ou de Diogène Laërce. Il revoit à la Trappe « ses bois et ses étangs de Combours ». A la suite d'un solitaire, dont Rancé traduisit une œuvre, il nous emmène en Palestine, au bord de la mer Morte et dans le désert de Gaza. Nous nous arrêtons avec les Trappistes bannis par la Révolution à Butschirad, « où j'ai rencontré un autre exilé ». Déjà nous avons fait un crochet par Athènes, par Lacédémone. Rancé arrive en Comminges après un tremblement de terre.

Ce fut de même que j'arrivai à Grenade, ajoute l'écrivain, en rêvant de chimères, après le bouleversement de la Vége.

Phrase lourde de souvenirs, qui rappelle à la fois le triomphal retour de Terre Sainte, l'idylle de l'Alhambra et Nathalie de Noailles. Car, dans ce livre consacré au solitaire de la Trappe, M. de Chateaubriand, à mots couverts, n'omettra point d'évoquer ses anciennes amours. Et même, dans la première édition, contre la compagne mal aimée de sa longue existence, il exhalait sans ambages sa tenace mauvaise humeur, en citant ces quelques lignes qu'il avait dénichées fort à propos dans une lettre de Rancé à l'Abbé Nicaise :

Il y a un article sur lequel les hérétiques sont irrévértables, c'est celui de la pénitence. Ils ne veulent que celle qu'on trouve dans le mariage. En cela, ils n'auraient pas tant de tort, si c'était l'esprit de pénitence qui les faisait épouser une femme, ses mauvaises humeurs et les inconvénients qui sont attachés à son état. Je n'imagine point de Trappe comparable à celle-là ; et celle où nous sommes me paraît un lit de roses, par rapport à ce que nous savons qui arrive aux gens mal mariés...

Il est, dans le *Rancé*, un épisode d'une particulière importance et qui montre bien comment Chateaubriand incorporait à son récit des digressions essentielles à son dessein : c'est le récit du voyage qu'il fit à Londres en Novembre 1843, auprès de l'orphelin Henri, « l'héritier des siècles ». Par un heureux hasard, l'abbé de Rancé, s'est retiré quelque temps à son

prieuré de Boulogne près Chambord ; de là, l'écrivain a vite fait de nous entraîner au château que lui-même avait tout récemment visité : comment ne pas songer à celui qui en fut le dernier maître et qu'il vient de voir en Angleterre ? Il a bien conscience de sortir de son sujet, ce dont il s'excuse :

Rancé va quitter Chambord, il faut donc que je quitte aussi cet asile, où je crains de m'être trop oublié.

Pourtant, il se laisse aller encore à l'appel du souvenir et nous voici à Londres, en 1793, avec l'émigré famélique du premier de Holborn et bientôt amoureux de Charlotte Ives ; en 1822, auprès de l'ambassadeur chamarré ; en 1843 enfin, en compagnie du vieillard indéfectible et fidèle à son jeune roi exilé...

Rancé et ses Trappistes sont relégués bien loin : seules comptent désormais la libre volonté de Chateaubriand et aussi l'impossibilité dans laquelle il se trouve de taire tout ce qui le touche. Ainsi fait-il à tout moment, comme dans les *Mémoires d'Outre-Tombe*, la chronique de son temps et celle de tous les siècles. Après Paul Louis Courier, assassiné en Touraine, nous rencontrons Lamennais condamné à Rome ; un jugement sur le Cardinal de Retz voisine avec un autre sur les lettres de Voltaire ; la Fronde, la destruction de Port-Royal des Champs, la vie d'une maîtresse d'Henri de Guise, les bons mots et les mauvaises mœurs du Cardinal de Bouillon, rien n'est omis qui puisse tenir en haleine la curiosité d'un lecteur avide. Car, pour s'arracher à son incurable ennui, Chateaubriand s'en va, longtemps avant Marcel Proust, à *la recherche du temps perdu*. Il se console du présent, en contemplant le passé, pour ne point songer à l'avenir, semblable en cela, disait-il « au voyageur qui se retourne et voit derrière lui le paysage qu'il a traversé »⁶².

Il se console comme il peut, d'ailleurs, et se déchaîne jusqu'à l'inconvenance, dans cette biographie d'un saint homme : le vieillard qui sent la vie lui échapper se hâte par compensation d'en jouir en pensée, d'une jouissance totale et souvent fort matérielle. Sa première édition surtout, (dans la seconde il a fait nombre de retranchements pudiques) était pleine de détails scabreux. De quelques mots, dans ce livre tout en allusions, il sait suggérer toutes sortes de vices : que l'on pense seulement à ce qu'il dit des Montbazou ou de Monsieur, frère de Louis XIV ! il s'en fait comme une délectation perverse, trouvant à la chair et au péché une saveur particulière, qui est peut-être, pour lui, le goût de la vie elle-même...

62. DURRY. *op. cit.*, I, 474 (phrase extraite d'une lettre à J.-J. Ampère, 1841).

Parfois (est-il sincère ou veut-il seulement pallier son audace ?) il feint de s'indigner à tant de turpitude :

Ninon, puisque l'histoire *qui malheureusement ne sait point rougir*, force à prononcer son nom.

Forcer ? le mot est joli, car l'auteur s'empresse d'ajouter, à quelques lignes de là, que l'illustre courtisane « ne paraît pas avoir été connue de Rancé ⁶³ ». Que penser ? Ne devinons-nous pas, à lire entre les lignes, qu'à la solennelle monotonie de l'Abbaye aux bois, Chateaubriand eût préféré la turbulence libertine d'un salon où fréquentèrent Chaulieu, Saint-Evremond ou Voltaire, ces esprits éternellement *jeunes* ?

Hélas ! cette jeunesse si ardemment désirée, il la sait à jamais disparue. Il n'a rien désormais à espérer de l'existence ; car « il n'y a plus rien à cueillir dans des jours défleuris ». Et d'ajouter :

« Je tarde tant à m'en aller que j'ai envoyé devant moi tous ceux que je devais précéder. »

On ne saurait mettre en doute la sincérité d'un tel cri. Il y avait, soyons-en sûrs, dans la désespérance du jeune René, un peu de *pose* littéraire. Il n'en reste plus trace dans la *Vie de Rancé* : l'âme de Chateaubriand s'y montre à nu, avec sa contradiction fondamentale : ce chrétien qui désire passionnément la mort redoute cependant de mourir et cette crainte s'accroît davantage à mesure qu'approche l'heure fatale.

Cette hantise de la mort se fait jour à chaque page du *Rancé*, elle est le thème essentiel de cette symphonie magnifique et désespérée ; elle est Chateaubriand même. Nous croyons en couvrant le livre, y lier connaissance avec le R. P. Armand Jean, abbé de Rancé, Réformateur de la Trappe ; nous y rencontrons (et c'est tant mieux) Chateaubriand, homme douloureux, image de l'humanité douloureuse...

...qui se débat douloureusement contre un chaos où le Ciel et l'Enfer, la Haine et l'Amour, l'Indifférence et la Passion se mêlent dans une confusion effroyable ⁶⁴....

V. L'UTILISATION DES SOURCES ET LE STYLE.

Nous y rencontrons également un artiste, à la fois écrivain habile et créateur original. Dans une de ces phrases à l'emporte-pièce dont il était coutumier, Albert Thibaudet déclarait : « Ce qu'on appelle la *question Rancé* est une simple question

⁶³. *Vie de Rancé*.

⁶⁴. *Amour et vieillesse*, p. 13.

de style ⁶⁵... » Cette boutade met bien l'accent sur l'importance que le lecteur doit accorder à la forme du *Rancé*. Mais il faut compléter la formule un peu trop lapidaire, en ajoutant que le problème posé est aussi celui de l'adaptation stylistique des sources.

Nous avons essayé de montrer les caractères majeurs des livres dont Chateaubriand a nourri son inspiration. Ouvrages hagiographiques et mémoires profanes, Retz et Saint Simon mis à part, sont écrits en une langue essentiellement lourde et filandreuse, la langue de ceux qui ignorent l'art de bien dire ce qu'ils ont à exprimer. Rien au contraire n'est plus rapide, plus nerveux que le style de la *Vie de Rancé*.

M. Victor Giraud, étudiant les variantes d'un manuscrit des *Martyrs* en tirait cette leçon :

D'une manière générale, l'auteur abrège plus qu'il n'ajoute, il resserre plus qu'il ne développe, il recherche manifestement la simplicité croissante... Il fait une guerre acharnée aux épithètes oiseuses ⁶⁶.

Ainsi, très tôt dans sa longue carrière, Chateaubriand travaillait à simplifier sa *première coulée*. Et les remarques de M. Giraud peuvent s'appliquer aussi à l'utilisation littéraire que l'écrivain fait de ses sources dans son dernier livre. Un exemple suffirait à le montrer.

Rancé écrivait, dans ses *Devoirs de la vie Monastique* ⁶⁷ :

Question IV. — Qui sont ceux qui ont embrassé les premiers la vie solitaire ? — Réponse (p. 8). Ceux qui ont cherché l'origine de la vie monastique dans la vie que saint Jean-Baptiste a menée dans le désert et dans la conduite et dans la conversation des apôtres comme Cassien, ont estimé que le détachement, la pauvreté, la pénitence, la sainteté et la perfection de ces hommes tout divins avaient été transmises aux solitaires, qu'ils étaient en cela comme leurs enfants, leurs successeurs et leurs disciples... (p. 9). Il est constant que saint Paul l'Anachorète est le premier qui embrassa la vie solitaire et se cacha dans la Basse Thébaïde pour y suivre et y trouver Jésus-Christ... Saint Antoine garda le même genre de vie dans l'Égypte... (p. 10). Saint Pacôme parut aussitôt après dans la Haute Thébaïde, rassembla un grand nombre de solitaires et reçut de Dieu par l'entremise d'un ange la règle selon laquelle il devait les conduire. Saint Macaire presque dans le même temps se retire dans le désert de Scéthé, saint Ammon dans celui de Litrie, saint Sérapion dans les solitudes d'Arsinoé et de Memphis, et saint Hilarion dans la Palestine ; ce qui fut comme la source de cette multitude innombrable d'ana-

⁶⁵. *Revue critique des idées et des livres*, 10 juin 1921, p. 556.

⁶⁶. V. GIRAUD, *Nouvelles études sur Chateaubriand* (Paris, Hachette, 1912), p. 178.

⁶⁷. Tome I, p. 7-10.

chorètes et de cénobites qui remplirent en peu d'années toute l'Afrique et l'Asie et qui, de là, se répandirent dans toutes les parties de l'Occident. Voilà ce qui précisément a été le commencement et l'origine de la vie monastique.

Voici ce qu'est devenu, dans la *Vie de Rancé*, ce long développement historique, pourtant déjà concentré dans notre citation :

Jean-Baptiste a mené dans le désert une vie de détachement, de pauvreté, de pénitence et de perfection, dont la sainteté a été transmise aux solitaires, ses successeurs et ses disciples.

Saint Paul l'Anachorète et saint Antoine cherchèrent les premiers Jésus-Christ dans la Basse Thébaïde ; saint Pacôme parut dans la Haute Thébaïde, reçut de Dieu la règle par laquelle il devait conduire ses nombreux disciples. Saint-Macaire se retira dans le Désert de Séthé, saint Antoine dans celui de Nitry, saint Sérapion dans les solitudes d'Arsinoé et de Memphis, saint Hilarion dans la Palestine, source abondante d'une multitude innombrable d'anachorètes et de cénobites qui remplirent l'Afrique, l'Asie et toutes les parties de l'Occident.

Les idées restent les mêmes, mais quelle transformation profonde ! Suppression d'épithètes, suppression d'incidentes ou de relatives qui alourdissent la phrase, suppression de phrases entières qui ne font qu'obscurcir le sens, suppression de développements moralisateurs ou *encômiastiques* qui ennuient le lecteur en prétendant l'édifier. De tous côtés, Chateaubriand élague ; de tous côtés, il concentre le texte diffus des Rancé, des le Nain et des Marsollier ; de dix pages, il prend dix lignes, ou moins encore ; il les choisit caractéristiques, retenant ici un mot et là une image (celle de la *source* par exemple, dans l'extrait qu'on vient de lire) ; il rapproche, oppose ou juxtapose, modifie, se fait ajusteur, polisseur, mosaïste.

Il est bien rare qu'il suive un seul auteur ou un seul texte ; à son ordinaire, il fond ensemble des éléments d'origines différentes pour en faire un alliage qui lui appartient en propre. Qu'on en juge. Il note :

Rancé prêcha avec succès dans diverses églises. Sa parole avait du torrent, comme plus tard celle de Bourdaloue, mais il touchait davantage et parlait moins vite.

Or, dans ce bref alinéa, il suit à la fois l'Abbé Marsollier (I, p. 16) :

Il obtint la permission de prêcher et le fit avec le même succès qu'il avait eu dans tout ce qu'il avait entrepris jusqu'alors.

et Dom Gervaise (p. 56) :

En général, il possédait cette haute éloquence qui persuade, qui touche, qui entraîne ; sa prononciation était pathétique et véhémence. Il avait quelque chose de ce torrent qu'on a depuis admiré dans le P. Bourdaloue ; mais il touchait plus que lui et ne parlait pas si vite.

On pourrait multiplier les exemples de ces « contaminations » caractéristiques de la manière de Chateaubriand. Toujours, il montre une hautaine désinvolture envers les écrivains et les écrits qu'il utilise. Sa liberté semblera même insolente quand il rapporte comme authentiques des textes (des lettres en particulier) ⁶⁸ qu'il a préalablement arrangés à son gré, en y pratiquant son art souverain des sutures invisibles. Voici un exemple de « superposition » de textes particulièrement curieux. Racontant les relations de Rancé avec Anne de Gonzague, Princesse Palatine, dont l'Aigle de Meaux prononça l'oraison funèbre, Chateaubriand écrit :

Bossuet conte ce que la Princesse Palatine raconta elle-même au saint Abbé : « Une nuit, dit-elle, que je croyais marcher seule dans une forêt, je rencontrai un aveugle dans une petite loge ; je lui demandai s'il était aveugle de naissance ou s'il l'était devenu par accident. Il me répondit qu'il était né aveugle. Vous ne savez donc pas, lui dis-je, ce que c'est que la lumière qui est si belle et si agréable ? Non, me répondit-il, mais je ne laisse pas de croire que c'est quelque chose de très beau. Alors il me semblait que cet aveugle changea tout à coup de voix, et me parlant avec autorité, me dit : Cela doit vous apprendre qu'il y a des choses excellentes, quoiqu'on ne les puisse comprendre.

Or, ce n'est pas là, comme on pourrait croire, le texte exact de Bossuet, mais plutôt celui de la *Relation* du songe faite par la Princesse elle-même et rapportée par le Nain, contaminée toutefois avec le récit du discours funèbre, auquel elle servait déjà de source. Nous soulignons, dans chacun des deux morceaux, les passages dont Chateaubriand s'est plus particulièrement souvenu :

68. En usant de ce procédé, Chateaubriand ne faisait d'ailleurs que suivre les errements de ses contemporains. L'art de citer exactement, condition essentielle de la probité littéraire, n'est guère antérieure à 1850. Dans son étude sur l'italien Santa Rosa (*R. D. M.*, 1^{er} Mars 1840), Victor Cousin « mutilait les textes, faisait de deux ou trois lettres une seule, altérait les dates, supprimait ou déplaçait des passages importants ». Ainsi fera encore M^{me} LENORMANT, en publiant les *Souvenirs et correspondance tirés des papiers de M^{me} Récamier* (1860). Toutefois, le *Beaumarchais* de Louis DE LOMÉNIE, qui parut à la *R. D. M.* en 1853-1854, est un des premiers ouvrages où se soit montré le souci de rapporter fidèlement des documents authentiques. (Cf. E. HERRIOT, *M^{me} Récamier et ses amis* (Paris, Plon, 1905), t. I. p. LXXVII-LXXVIII.

LE NAIN (p. 227)
(Récit à la première personne.)

J'étais dans ce malheureux état, quand une nuit, je songeai que, marchant seule dans une espèce de forêt, j'avais rencontré un aveugle dans une petite grotte. Je lui demandai s'il était aveugle de naissance, ou s'il l'était devenu. Il me répondit qu'il était né aveugle. « Vous ne savez donc pas, lui dis-je, ce que c'est que la lumière, qui est si belle et si agréable et le soleil qui, est si éclatant et si beau ? — Non me répondit-il-, je n'en puis rien imaginer, car n'ayant jamais vu, je ne puis m'en former aucune idée. Je ne laisse pas de croire que c'est quelque chose de très beau et de très agréable à voir. »

Alors il me sembla que cet aveugle changea tout d'un coup de ton de voix et, me parlant avec une manière d'autorité, me dit : « Cela nous doit bien apprendre qu'il y a des choses très excellentes et très admirables qui ne laissent pas d'être vraies et très désirables, quoiqu'on ne ne les puisse comprendre, ni imaginer en aucune façon. »

BOSSUET
(Récit à la troisième personne.)

Elle crut, c'est elle-même qui le raconte au saint Abbé... elle crut, dis-je, « que marchant seule dans une forêt, elle y avait rencontré un aveugle dans une petite loge. Elle s'approcha pour lui demander s'il était aveugle de naissance ou s'il l'était devenu par quelque accident. Il répondit qu'il était aveugle né. » Vous ne savez donc pas, reprit-elle, ce que c'est que la lumière qui est si belle et si agréable, et le soleil qui a tant d'éclat et de beauté ? ... « Je n'ai, dit-il, jamais joui de ce bel objet et je ne m'en puis former aucune idée. Je ne laisse pas de croire, continua-t-il, qu'il est d'une beauté ravissante ». L'aveugle parut alors changer de voix et de visage et prenant un ton d'autorité : « Mon exemple, dit-il, vous doit apprendre qu'il y a des choses excellentes et très admirables qui échappent à notre vue, et qui n'en sont ni moins vraies, ni moins désirables, quoiqu'on ne les puisse ni comprendre, ni imaginer ».

Quoi qu'il en soit, à l'inverse du sculpteur qui, lentement, dégage de la gangue de marbre chaque trait de la statue, Chateaubriand part des détails, d'une infinité de détails et, par un habile dosage de richesses prises à autrui, élabore savamment un ensemble original, dont tous les éléments, ou presque tous, sont pourtant empruntés. Le style, d'une extrême densité, devient haché, pressé, haletant. La proposition se borne souvent à ses trois éléments logiques : sujet, verbe, complément ou attribut :

L'hospitalité changea de nature ; elle devint purement évangélique... L'égalité primitive était remise en honneur.

Cette volontaire concision génératrice de célérité, est surtout accusée en fin de phrase ou de paragraphe, où l'on trouve d'ordinaire une chute brève et comme abrupte :

(A l'Hôtel de Rambouillet), les femmes portaient le jour une canne comme les châtelaines du xiv^e siècle ; les mouchoirs de poches étaient garnis de dentelles et l'on appelait lionnes les jeunes femmes blondes. *Rien de nouveau sous le soleil.*

... Rendons-nous encore dans les petits jardins d'une taverne dédaignée, pour boire une tasse de mauvais thé en parlant de notre pays : mais je n'aperçois personne ; *je suis resté seul.*

Il semble que le développement tout entier soit tendu vers le trait final, où la pensée se ramasse et éclate. Après avoir été l'Enchanteur, le poète en prose aux cadences harmonieuses, Chateaubriand s'est créé, à partir de 1815, et surtout au delà de 1830, une langue et un style mieux adaptés à son caractère impatient, et plus naturels. On a cru discerner là l'influence de Michelet, cet autre passionné⁶⁹. C'est possible : en tout cas, au temps où il composait la *Vie de Rancé*, Chateaubriand n'avait plus que le loisir d'être bref... Dans la crainte de ne pouvoir achever son œuvre, ou peut-être désireux de finir à la hâte une tâche qui l'ennuie, il nous donne l'impression de transcrire telles quelles les notes qu'il a prises au cours de ses lectures. A d'autres le beau style ! Sa recherche à lui, c'est la rapidité : il écrit comme l'on parle, quand on est pressé. Mais la conversation d'un homme de génie ne saurait être insignifiante.

Elle est toujours, en quelque manière, œuvre originale. Dans les délices d'une confession faite à bâtons-rompus, Chateaubriand retrouve ses facultés créatrices. Aux développements adaptés d'autres écrivains, que sans cesse il ponctue de notations personnelles, il ajoute ce que lui dicte son imagination. Il s'essaie encore, dans son dernier livre, aux genres qu'il a aimés ; il fait comme une dernière revue des différentes *manières* où il est passé maître. Et le tout avec une infinie variété et sans insistance aucune, par allusions multiples et successives à ce qu'il a été et qu'il cessera bientôt d'être.

A ne considérer, par exemple, qu'*Atala* ou les *Martyrs*, ouvrages plus grands et plus beaux que nature, on oublierait aisément que Chateaubriand fut aussi un réaliste, à qui la verve satirique ne manque point. Ses écrits politiques et les *Mémoires* en fournissent de nombreuses preuves ; de même la *Vie de Rancé*. Qu'on relise le portrait du Cardinal de Retz appelé tour à tour *acrobate mitré*, *scarabée vénéneux* et *vieux réveil-matin détraqué*. Le terme trivial se met au service de l'indignation : *castigat ridendo*. Un humour bonhomme tempère souvent ce réalisme. Santeuil s'asseyait au chœur, parmi les moines, « comme un petit sapajou ». « On entendit un bruit de papier et de poussière : c'était Mabillon qui s'élevait... » La plaisanterie n'exclut pas pour autant la profondeur ; une trouvaille de style amusante suffit à condamner les prodi-

69. Cf. DURRY, *op. cit.*, II, 328.

galités de l'Ancien Régime, ainsi qu'à expliquer la Révolution par ses causes lointaines :

Le Chevalier de Bouillon reçut six mille livres de pension. On élargissait dans la bourse du peuple la déchirure par où devait passer la France.

Dans sa verve, l'écrivain va même jusqu'à jouer sur les mots :

M^me Guyon a laissé un écrit intitulé *Des Torrents* : ils l'emportèrent.

Dans un ordre d'idées plus sérieuses, l'auteur du *Rancé* affirme également son goût de la précision. Quand il évoque la Douleur ou la Mort, on ne peut s'empêcher de songer à l'âpreté de François Villon. Ninon de Lenclos « dévorée par le temps n'avait plus que quelques os entrelacés, comme on en voit dans les cryptes de Rome » et Rancé vieilli, « les os cariés » était devenu « comme l'une de ces monies de moine que renfermaient les caveaux de quelque ancien monastère ». Chateaubriand voit et fait voir.

Mais, par un contraste habile avec la concision volontaire des parties purement narratives, la phrase soudain s'enfle : aux notes un peu sèches et martelées du récit succèdent de larges envolées mélodiques qui se déploient en périodes majestueuses. Cette puissance verbale permet à l'écrivain de traduire, par des phrases d'une ampleur extraordinaire, de véritables sensations métaphysiques. Qu'on en juge :

Lorsqu'on erre à travers les saintes et impérissables Écritures, où manquent la mesure et le temps, on n'est frappé que du bruit de quelque chose qui tombe de l'Éternité.

Et, pour peindre les bruits démoniaques qui, la nuit, troublaient le silence de la Trappe, il les compare (image digne de Hugo le visionnaire) « au ressac des flots du Temps contre les rivages de l'Éternité. »

Avec la même intensité, il exprime des réalités plus humaines et leur confère des dimensions gigantesques. Rancé converti « d'une course nouvelle s'élançait après le Fils de Dieu et ne s'arrête qu'à la Croix » ; dans ses extases, le Réformateur, « les yeux levés vers le ciel devenait immense ; il s'agrandissait de toute la gloire éternelle ». Chacune de ces notations est un vaste tableau. En voici un autre, aux perspectives plus larges encore ; vingt siècles en forment le fond :

Il n'y a peut-être rien de plus considérable, dans l'histoire des chrétiens, que Rancé inconnu, priant à la lumière des étoiles, appuyé contre les aqueducs des Césars, à la porte des Catacombes.

Aucune abstraction ; tout vit, tout s'anime soudain. Jusque dans la discrétion des cloîtres, on entend *susurrer*

la sandale des religieux. Les dépouilles profanées de princesses sont des *roses desséchées*, que les déterreurs *jettent au vent*. La Trappe, institution de Rancé est un *arbre vigoureux*, « qui donnera de l'ombre aux pauvres quand il n'y aura plus de trônes ici bas ». En lisant le *Traité des Devoirs de la Vie monastique*, on croit « entendre les accents pleins et majestueux de l'orgue », et « se promener dans une basilique, dont les rosaces éclatent des rayons du soleil ».

Cependant ces évocations puissantes, ces métaphores recherchées, mais toujours cohérentes, tiennent dans la *Vie de Rancé* moins de place peut-être que la *poésie pure*. Chateaubriand possède, à un degré suprême, la faculté de créer des images qui se suffisent à elles-même et semblent n'avoir d'autre valeur que rythmique et affective. S'abandonnant à son imagination, il laisse tomber de sa plume des phrases qui, pareilles à celles de la musique, « tiennent le milieu entre la nature matérielle et la nature intellectuelle » et sont moins des *pensées* que des *caresses*.

Stéphane Mallarmé, en une page de critique pénétrante et peu connue, formule quelques remarques qui s'adaptent parfaitement à notre livre ⁷⁰ ; qu'on excuse cette citation un peu longue, mais très instructive :

Avant Chateaubriand, le mot était un signe, un signe abstrait et qui ne cessait d'être tel que par un vrai coup de fortune : ce hasard lui-même valait ce qu'il valait, on ne s'appliquait point à le rendre régulier, ni même fréquent ; c'était à la lettre un bonheur d'expression, un accident heureux auquel on s'égayait, sans trop y penser ; car s'il venait à perdre cette qualité d'accident, on sentait qu'il perdait son prix. Enfin, le mot-réalité, le mot-couleur, le mot-parfum, le mot-sensation, le mot-objet pouvait bien venir sous la plume par jeu ou par humeur, il n'était en aucune sorte la fin du style. C'est Chateaubriand qui l'a élevé à cette dignité nouvelle. Chateaubriand tient moins à ce qu'il dit qu'à l'enveloppe émouvante, sonore et pittoresque de ce qu'il dit et, comme ce qu'il dit n'est rien qu'une suite d'images, ce n'est pas au système d'images qu'il nous veut attentifs, mais bien à l'image de son discours, aux images diverses dont il est tout constitué ; en d'autres termes, à la nature propre des mots, qui le composent, puisque souvent ces images et ces mots ne font qu'un.

On a reconnu en passant la définition d'un des procédés

70. MALLARMÉ, *Revue encyclopédique*, 15 octobre 1898, cité par Charles MAURRAS, *Trois idées politiques : Chateaubriand, Michelet, Sainte-Beuve* (7^e Édition, Paris, Champion, 1912), p. 57. Maurras écrit dans de même sens (p. 10) : « Chateaubriand désorganisa ce génie abstrait en y faisant prévaloir l'imagination, en communiquant au langage, aux mots, une couleur de sensualité, un goût de chair, une complaisance dans le physique où personne ne s'était risqué avant lui. »

chers aux symbolistes. Et l'on peut parler de symbolisme à propos du *Rancé* : ce livre, en effet, avec ses périodes qui mollement se déroulent et se gonflent d'une sève capiteuse, ne fait-il pas déjà penser à l'école poétique de 1880 ? Parfums de fleurs, chants d'oiseaux, souvenirs d'un passé qui a peut-être existé seulement au cœur du poète, « voix d'un rêve oublié, chagrin d'un songe ». Ainsi Chateaubriand s'enivre à respirer « les effluences célestes » de l'île de Cuba « qui se décèle par l'odeur des vanilliers sur les côtes des Florides ». Il se transporte aux temps anciens, « où l'on voyait glisser dans les ombres des chasses blanches, parmi les ruines du château de Lusignan, tandis qu'une fée envolée faisait son cri ». Il s'arrête à contempler « les aras blancs qui se reposent sur les manguiers du Tombeau de Tadjmabal » ; il rêve de fuir « aux bouches du Gange, où l'on entend, la nuit, les chants tributaires qu'accompagnent les vagues de la mer Pacifique ».

Multiplierait-on les exemples, chercherait-on à les classer, ce travail serait aussi curieux que vain. Le grand charme du *Rancé* ne réside-t-il pas dans sa complexité, dans son imprévu qui toujours se renouvelle ? Le vingtième siècle, épris de chatoiement, apprécie surtout dans cette œuvre la variété des styles et la confusion des genres, la richesse des nuances et la subtilité des détails. Et oui ! comme le disait Sainte-Beuve, l'auteur « a vidé toutes ses armoires ». Mais, ce que le fin critique se refusait à voir, c'est que ces armoires étaient pleines d'une foule de petits *riens*, dont chacun est un pur joyau.

Que l'on est loin, certes, des grandes « machines » qui s'appellent *Le Génie du Christianisme* ou *Les Martyrs* ! Et comme celles-ci, malgré leurs dimensions, paraissent simples, en comparaison du *Rancé* ! La critique eut vite fait d'en définir les idées et les procédés de style, toujours un peu les mêmes. — La *Vie de Rancé*, au contraire, malgré les efforts de l'analyse, échappe à toute formule et c'est là peut-être, en matière d'art, un signe de perfection.

VII. LA VIE DE RANCÉ ŒUVRE DE CHATEAUBRIAND VIEILLARD.

Cette perfection toutefois revêtait, en 1844, une couleur trop « moderne » pour être pleinement goûtée du public. Les beaux temps de la révolution romantique étaient déjà loin et la critique n'appréciait plus autant qu'en 1830, un art trop délibérément affranchi des règles reçues. On revenait au goût traditionnel et l'année 1843, qui vit tomber à plat les

Burgraves d'Hugo, avait fait un triomphal succès à la *Lucrèce* de Ponsard, tragédie coulée dans un moule classique.

Aussi bien refusa-t-on de voir les mérites et l'originalité de la *Vie de Rancé* et, au lieu de faire la critique de ses beautés, ainsi que Chateaubriand lui-même voulait qu'on en usât envers toute œuvre d'art ⁷¹, on se plut à mettre l'accent sur ce qui paraissait d'impardonnables défauts.

Et certes, même si l'on n'a pas autant de malveillance que les contemporains, il est permis de noter, dans le *Rancé*, un certain nombre de taches et de faiblesses dont il faut dégager la véritable signification.

Assez souvent, par exemple, la concision dont l'auteur est friand, ne va pas sans obscurité et le procédé qui consiste à concentrer le texte-source est parfois appliqué avec trop peu de discernement. Le bon le Nain écrit de *Rancé*, avec la gaucherie qui lui est habituelle :

Nous verrons ce saint homme, cet autre Job, mourir dans le petit réduit qu'il s'était fait, pour multiplier ses jours dans la bienheureuse éternité, comme le palmier et comme un arbre qui s'étend le long des eaux, dont les branches sont toutes chargées de rosée ⁷².

Chateaubriand retient cette phrase, dont l'allure poétique l'a séduit, mais qui devient chez lui, après les retranchements habituels :

Job mourut dans le petit réduit qu'il s'était fait, comme le palmier dont les branches sont chargées de rosée.

Voilà qui est par trop peu clair : ne dirait-on pas que l'écrivain ait agi de façon purement mécanique, comme si sa raison et son goût avaient cessé d'exercer un contrôle efficace ? Et l'on peut relever dans la *Vie de Rancé* d'autres traces analogues de sénilité.

Parfois aussi le souffle créateur de l'artiste ne semble-t-il pas près de s'arrêter ? L'auteur alors supplée à sa défaillance par un emprunt fait à quelque-une de ses œuvres antérieures. Ainsi la complainte sur les lettres d'amour, sommet poétique du *Rancé*, est tout entière reprise de *l'Essai sur la littérature anglaise* ⁷³ et date de 1836. De semblables emprunts sont, à coup sûr, parfaitement légitimes puisque l'auteur est, et reste, maître absolu de la matière qu'il a créée. On en trouve

71. Cf. *Mélanges littéraires*, art. de juin 1819, *Sur les Annales littéraires ou de la littérature avant et après la Restauration*, ouvrage de M. Dussault (*Œuvres complètes*, éd. Garnier, VI, 530-531).

72. LE NAIN, p. 382-383.

73. *Essai... Cinquième partie-Romans... Tristes vérités lui sortent des longues correspondances* (*Œuvres complètes*, éd. Garnier, XI, 760-763).

d'identiques dans tous les livres que Chateaubriand a fait paraître et lui-même s'en justifiait avec logique, et désinvolture, en prenant à son compte un mot de l'historien anglais Robertson qui déclarait ;

Pourquoi me donnerais-je la peine de mettre en d'autres mots un sujet que j'ai déjà traité et qui me convient ici ⁷⁴ ?

Toutefois ces reprises semblent dans la *Vie de Rancé* plus nombreuses qu'en aucun des autres écrits de Chateaubriand. De plus, très souvent, l'auteur se contente de transcrire littéralement ses sources. Lui était-il tout à fait nécessaire de rapporter *in extenso* telle lettre de Rancé sur le Jansénisme, qui n'occupe pas moins de dix pages dans l'édition primitive ? et pourquoi, lorsqu'il veut décrire les ruines d'un palais italien ou bien un monastère de Rome, se contente-t-il d'en emprunter « l'admirable peinture » à Lamennais ou au P. Lacordaire ?

Il nous paraît insuffisant d'invoquer ici la liberté de l'artiste qui, conscient de sa supériorité, n'a plus besoin de faire ses preuves et agit comme il l'entend. L'argument, bon pour les œuvres antérieures à la *Vie de Rancé*, perd avec celle-ci une partie de sa valeur.

Ayons le courage de le dire : ces emprunts multipliés sont la marque d'une certaine incapacité à inventer des beautés nouvelles. Ne savons-nous pas, par le truchement de biographes qui ont pour Chateaubriand le plus de sympathie passionnée, que ses secrétaires lui « faisaient des lectures à haute voix qui se multiplièrent à mesure qu'il eut moins de force pour créer » ⁷⁵ ? Et, après avoir achevé le *Rancé*, l'écrivain songea, durant un moment, à reprendre une œuvre nouvelle, fiction romanesque qui aurait été le pendant de *René* : mais il hésita devant « le labeur d'une composition suivie » qu'il ne se sentait plus capable de mener à bien et, finalement, il dut renoncer à reprendre la plume ⁷⁶. La vieillesse avait définitivement tari sa verve et comme stérilisé son génie. Déjà il avait peiné pour mener à chef la biographie du Réformateur de la Trappe. Les faiblesses qu'on relève dans son dernier livre ajoutent encore à la tragique signification de celui-ci.

Chateaubriand a voulu nous peindre sa lutte d'homme contre la Mort que, sans cesse, il sent plus proche de lui. Mais il n'a pu atteindre à la perfection souveraine et l'œil attentif ne peut s'empêcher d'apercevoir quelques fissures dans l'édifice à peine achevé.

74. Cf. Lettre à Collombet (octobre 1836), citée par BIRÉ, *Les dernières années de Chateaubriand* (Paris, Garnier, 1902, in-8°), p. 246.

75. DURRY, *op. cit.*, I. 381.

76. M. LEVAILLANT, *op. cit.*, p. 359.

Et l'on se sent saisi de respect plus encore que d'admiration.

Quelles soirées d'automne ! qu'ils sont beaux ces bruits des derniers jours de l'année !

Qu'ils sont tristes aussi, émouvants comme le vieillard qui péniblement se traîne dans l'arrière-saison de son âge. C'est de la vie finissante. L'heure est proche où la lyre brisée du poète ne rendra plus aucun son ; son âme s'envole dans un cri que déjà la mort assourdit. Bientôt, « il ne restera plus de ce sublime génie qu'une pierre », sur un rocher battu par l'Océan.

Fernand LETESSIER.

Société d'Étude du XVII^e siècle

Comme pour les précédents numéros, nous sommes heureux de communiquer à ceux de nos membres que ces études intéressent, le sommaire du dernier paru des *Bulletins* de la Société, le n^o 11 (1951) dont voici les principaux articles :

J. MESNARD, assistant à la Sorbonne : *Blaise Pascal et la Vocation de sa sœur Jacqueline*.

P. MOISY, Textes retrouvés de DESARGUES.

La Vie de la Société : Nominations. Le Tricentenaire de la naissance de Fénelon.

Les conférences de la Société : Roland MOUSNIER, professeur à l'Université de Strasbourg : *Europe et Chine au XVII^e siècle* ; — Mgr Jean CALVET : *Fénelon dans ses origines* ; — M^{me} Renée SIMON : *Henry de Boulainwiller*.

L'exposition « Fénelon et son temps » à Amiens : M^{me} de Maintenon vue par Fénelon, par Mgr GUERVIN, secrétaire général, fondateur de la Société ; — M^{me} de Maintenon, par M. MAURICHEAU-BEAUPRÉ, conservateur en Chef du Château de Versailles et des Trianons.

« *Échos de 1949* », par M.-H. G., E. C., J. E. C.

Notes bibliographiques, par E. H., M.-H. G., J. D., E. COORNAERT.
Deux gravures hors texte : *Portraits de Fénelon*.

Nous rappelons que la cotisation de membre sociétaire est de 500 francs et que le siège social de la Société se trouve 24, Boulevard Poissonnière, Paris, 9^e. Compte-Chèques Postaux : Paris 6511.05.